

PARTIR, C'EST MOURIR UN PEU (à propos du verbe étrusque *lupu-*)

Résumé. — *L'opinio communis* veut que le verbe étrusque *lupu-* ait signifié « mourir ». L'hypothèse que nous souhaitons défendre ici est que ce sens est né secondairement, par euphémisme. La signification première de *lupu-*, selon nous, était « partir ». Cette interprétation s'accorde parfaitement avec ce qu'on sait de la conception que les Étrusques avaient de la mort : nombreuses en effet sont les figurations représentant le défunt voyageant, à pied, à cheval ou sur un chariot, vers l'au-delà. Le véritable verbe « mourir » en étrusque était probablement *leine*, qui apparaît dans un petit nombre d'inscriptions de Volterra, comme l'avait déjà pressenti C. Pauli, en son temps.

Abstract. — It is generally accepted that the Etruscan verb *lupu-* means “to die”. The hypothesis we wish to advance in this article is that this is a secondary meaning and no more than a euphemism. The original meaning of *lupu-* must have been “to go (away)”. This interpretation is in accordance with the Etruscan conception of death, as we know it: in many tomb paintings, indeed, the deceased is represented traveling, on foot, on horseback or on a wagon, to the afterlife. The proper word for “to die” in Etruscan was probably *leine*, which appears in a small number of inscriptions of Volterra, as already suggested by C. Pauli.

1. Partir, c'est mourir un peu ... C'est par ces mots que commence *le Rondel de l'adieu*, paru en 1890. Son auteur, Edmond Haraucourt, est aujourd'hui tombé dans l'oubli, mais ce vers est resté dans tous les cœurs. Quiconque a fait un jour l'expérience de la séparation ne peut qu'adhérer à ce texte d'une grande simplicité et d'une profonde justesse. La force et l'originalité de ce vers viennent, entre autres, de ce qu'il inverse une métaphore assez rebattue : celle qui assimile la mort à un départ. Cette métaphore, quasi universelle, est très ancienne. Elle se retrouve par exemple en latin qui utilise communément le verbe *dēcēdere*, absolument ou accompagné du complément *dē uītā*¹, comme synonyme pudique du verbe *morī*. Les verbes français *décéder* et italien *decedere*, tous deux issus de lat. *dēcēdere*, n'en ont d'ailleurs conservé que l'acception figurée. Cette métaphore du départ se rencontre encore en français dans le verbe « quitter » (« untel nous a

1. En latin, on le sait, la présence d'un complément séparatif (cf. *dē uītā*) à côté du verbe *dēcēdere* n'avait rien d'obligatoire : cf. Cés., *BG*, 6, 19, 3 ; Cic., *Att.*, 1, 6, 2.

quittés ») ou dans l'expression « partir pour un monde meilleur » ; et en anglais dans les verbes *to pass away* et *to be gone*. Dans tous les cas, la métaphore fait office d'euphémisme. La mort étant généralement perçue comme une perspective plus inquiétante que réconfortante, les vivants évitent d'employer le verbe « mourir », dont le contenu brutal leur rappelle leur fin inéluctable. Chez les Anciens, la métaphore du départ se justifiait d'autant plus que dans leurs conceptions religieuses la mort était effectivement un départ, celui de l'âme, migrant de l'ici-bas vers l'au-delà.

L'idée que nous souhaiterions défendre ici est que cette métaphore existait également en étrusque. Selon nous, en effet, le verbe *lupu-*, que l'on traduit généralement par « mourir », signifiait en réalité « partir ». Même s'il est clair que dans la plupart des occurrences, ce verbe prend contextuellement le sens de « mourir », il s'agit manifestement d'un sens figuré. C'est ce que nous essaierons de démontrer dans un premier temps. Le verbe *lupu* signifiant « partir », y avait-il en étrusque un verbe « mourir » ? et si oui quel était-il ? Telle est la question à laquelle nous tâcherons de répondre dans un second temps.

2. Le verbe *lupu-* est attesté dans une quarantaine d'épithaphes étrusques. Les trois quarts des occurrences proviennent de Tarquinies et de son territoire. Mais le verbe est aussi attesté à Vulci (trois fois), à Volterra (deux fois), à Volsinies (une fois), à Clusium (une fois) et à Faesulae (une fois). Il est donc panétrusque. Ce verbe est présent sous trois formes : *lupu*, *lupuce* et *lupuku*. La forme *lupu* est généralement analysée comme un participe parfait signifiant « mort » (lat. *mortuus*), la forme *lupuce* et sa variante *lupuku* comme des prétérits (lat. *mortuus est*).

2.1. Dans la grande majorité des cas, le verbe se construit avec un complément exprimant le nombre d'années vécues par le défunt durant son passage sur terre : ce complément se compose du nom fléchi *avils* suivi ou plus rarement précédé soit d'un chiffre soit d'un nombre écrit en toutes lettres. La forme *avils* est généralement interprétée comme le génitif du nom *avil* « année ». Mais cette analyse ne nous semble pas correcte. En effet, si les nombres *esals* (Vc² 1.93), *maχs* (Ta 1.169, AT 1.171), *huθs* (Ta 1.192 et 193), *semφs* (Vs 1.178) et *zaθrums* (AT 1.172, Vc 1.94) accordés avec *avils* peuvent donner l'illusion d'être au génitif I à cause de la finale *-s* dont ils sont pourvus, les dizaines *cealχls* (Ta 1.23 et 191, AT 1.157) *muvalχls* (Ta 1.183 et 192) *sealχls* (Ta 1.169), *cezpalχls* (Vc 1.93), *semφalχls* (AT 1.171) présentent très clairement la désinence *-ls* d'ablatif II. Les formes en *-s* accompagnant le nom *avils* ne sont donc pas des génitifs, mais des ablatifs II

2. Toutes nos références épigraphiques étrusques sont tirées des *ET*.

en *-s*³. Quant à la forme *avils*, nous proposons d'y voir soit un ablatif II en *-s*, soit un ablatif I avec syncope, attendue en étrusque récent, du *i* désinentiel : **avil-is* > *avils*. Les compléments du verbe *lupu* sont donc à l'ablatif, et non au génitif. L'emploi de l'ablatif ici peut surprendre ; mais il devient lumineux si on accepte de rendre le verbe *lupu-* non par « mourir », mais « partir ». Car les verbes exprimant le départ ou l'éloignement se construisent normalement avec un complément de lieu séparatif. Dans le cas qui nous concerne, il ne s'agit pas à proprement parler d'un complément de lieu, mais plutôt d'un complément de temps séparatif : le syntagme à l'ablatif centré autour du nom *avils* indique les années dont le défunt *se sépare* en quittant le monde d'ici-bas (à comparer avec lat. *dēcēdere dē uītā*). Cette formulation, qui insiste sur le départ non pas de la vie elle-même mais du nombre d'années vécues, est certes inhabituelle (elle n'a d'ailleurs de parallèles dans aucune langue de nous connue), mais elle n'a *a priori* rien d'aberrant.

L'emploi de l'ablatif dans le complément accompagnant *lupu-* est, à nos yeux, le premier argument propre à accréditer l'hypothèse selon laquelle ce verbe signifiait « partir ». Mais il est clair que ce premier argument, à lui seul, est insuffisant.

2.2. Le deuxième argument nous vient d'une autre particularité syntaxique du verbe *lupu-*. Cette particularité s'observe dans quatre inscriptions : AT 1.107, AT 1.109, Ta 1.170 et Ta 1.263. Dans ces quatre épitaphes, le verbe *lupu-* se construit manifestement avec un complément directif. Ainsi, dans l'inscription Ta 1.170, on trouve à côté du parfait *lupu* la forme *calusi=m*. Une fois ôtée la particule connective *-m*⁴, on reconnaît sans difficulté dans *calusi* le génitif locatif du théonyme *calu*⁵. Le dieu Calu, on le sait, était le correspondant étrusque de l'Hadès grec. La traduction littérale du génitif locatif *calusi* est donc « dans de Calu », autrement dit « dans (la demeure) de Calu », « chez Calu ». Dans notre livre sur les cas locaux en étrusque, nous avons essayé de démontrer que le locatif étrusque était un cas directif. Si cette hypothèse est exacte, la forme *calusi* jointe au verbe *lupu* exprimerait donc la destination ultime de Larth Ceisinis, le défunt mentionné dans l'épitaphe Ta 1.170. Après une vie riche en honneurs, puisqu'il fut notamment trois fois *zilath* (*cizi zilaxnce*), le syntagme verbal *calusim lupu* nous apprend que Larth Ceisinis « s'en est ensuite allé dans la demeure de Calu ». On notera au passage que, sémantiquement, la forme *calusi* est l'exact équivalent des expressions grecques

3. Sur les ablatifs II en *-s*, voir J. HADAS-LEBEL (2016, p. 112-113).

4. Sur la particule connective *-m* (à distinguer de la particule copulative *-c*), voir P. POCETTI (2011).

5. Sur le génitif locatif, voir J. HADAS-LEBEL (2016, p. 114).

Ἀϊδόσδε (cf. *Il.*, 7, 330) et εἰς Ἄδου (= homérique εἰς Ἄδαιο : cf. *Il.*, 21, 48), avec dans les deux cas omission du mot « demeure ». S'agit-il d'un calque du grec ? Étant donné l'énorme influence que la religion et la mythologie grecques exercèrent sur les anciens Toscans, nous serions tenté de le croire. Quoi qu'il en soit, il ressort de cette épitaphe que le sens de « partir, s'en aller » pour *lupu* est des plus probables ⁶.

Dans les inscriptions AT 1.107 et 1.109, provenant de la tombe des Alethnas à Musarna, le verbe *lupu-*, cette fois au prétérit *lupuce*, est suivi du syntagme *munisvleθ calusurasi* ⁷. La forme *calusurasi* est assez complexe, mais selon toute vraisemblance, on a là aussi affaire à un génitif locatif. Pour bien la traduire, il convient d'abord de l'analyser correctement. Selon nous, elle peut se décomposer en *calu-s-ura-s-i*. En plus du lexème de base *calu*, on y reconnaît la marque de génitif I *-s-*, le morphème de pluriel animé *-ur(a)-*, à nouveau la marque de génitif I et pour finir la marque de locatif I *-i*. Une traduction littérale de cette forme complexe pourrait être : « dans des de Calu » ; c'est-à-dire, une fois rétablis les mots sous-entendus : « chez ceux de Calu », « dans (la demeure) de ceux qui appartiennent à Calu » ; autrement dit « aux Enfers » (avec déplacement, puisque le locatif est un cas directif en étrusque). La forme *munisvleθ* accordée avec le génitif locatif *calusurasi* est plus problématique. Dans notre livre sur les cas locaux, nous avons émis l'hypothèse selon laquelle *munisvleθ* était un adjectif composé de l'élément *muni-* « au milieu » et de l'article enclitique animé *-sa* ici à l'illatif pluriel *-vleθ*. L'adjectif à référent [+ animé] **munisa*, dont le correspondant [- animé] était **munica* ⁸, avait, selon nous, le même sens et les mêmes emplois que lat. *medius*. Comme nous pensons l'avoir montré dans notre livre, l'illatif et le locatif étaient deux cas équipollents ; l'accord entre *calusurasi* et *munisvleθ* n'a donc rien d'étonnant. Si nous ne nous trompons pas, le syntagme *calusurasi munisvleθ* peut donc se traduire par « au milieu des Enfers » (avec déplacement) (lat. *ad medios Inferos*). La présence d'un complément directif à côté du prétérit *lupuce* dans l'épitaphe d'Arnth Alethnas (AT 1.109) et dans celle de son fils Larth (AT 1.107) constitue, à

6. La formule étrusque *calusi(=m) lupu* n'est pas sans rappeler celle que l'on trouve aux lignes 5-6 de l'inscription péligienne d'Herentas (Ve 213 : *ST* Pg 9) : *praicime . perseponas afæded*, que V. Martzloff propose de traduire : « elle s'en est allée dans le royaume de Proserpine » ; voir V. MARTZLOFF (2014, p. 170).

7. À vrai dire, dans l'inscription AT 1.109, on trouve au lieu de *calusurasi* la forme abrégée *calu* ; mais la restitution *calusurasi* proposée par les *ET* nous semble très vraisemblable. Par ailleurs, on peut y lire au lieu de *munisvleθ* la variante *munisuleθ* avec /u/ plutôt que /w/. Le remplacement de la semi-consonne /w/ par la voyelle homorganique /u/ dans ce contexte phonétique (entre /s/ et /l/) ne présente aucune difficulté.

8. Cf. l'illatif *municleθ*, dans Ta 1.170 ainsi que ses variantes *municlet* (Cr 1.161 et CP a14) et *municlat* (Ta 1.162).

nos yeux, une preuve supplémentaire de ce que le verbe *lupu-* avait un sémantisme fondamentalement dynamique.

À ce stade de notre démonstration, nous espérons avoir réussi à prouver que le verbe *lupu-* était un verbe de déplacement susceptible de se construire avec des compléments d'origine (*avils*) ou de destination (*calusi / calusurasi*). Or dans aucune langue – indo-européenne ou non – que nous connaissions, le verbe « mourir » ne se comporte comme un verbe de déplacement. Cela est-il suffisant pour refuser l'idée que le verbe *lupu-* ait pu signifier « mourir » ? Après tout, on pourrait imaginer qu'en étrusque le verbe « mourir » ait été un verbe de mouvement. En fait, pour être sûr que *lupu-* voulait dire « partir » et non « mourir », il faudrait pouvoir identifier une occurrence de ce verbe dans un emploi non funéraire, autrement dit dans un contexte où le sens de *lupu-* ne pourrait être que « partir » et non « mourir ». Cette occurrence, nous pensons l'avoir trouvée dans la fameuse inscription de Larthi Cilnei, qui porte désormais le n° Ta 1.263 dans la nouvelle édition des *ET*.

Comme on le sait, cette inscription n'est connue que grâce à une transcription manuscrite retrouvée par Augusto Campana dans un codex du XVI^e siècle conservé à la Bibliothèque vaticane. La transcription est malheureusement très fautive, mais on y distingue clairement au début de la ligne 4 le parfait *lupu*. Voici les quatre premières lignes de l'inscription telles qu'elles sont retranscrites dans les *ET* :

larθi : cilnei : luvχumesal⁹ cilnies : seχ : an : aritin{.}ar³meani : ar[u]since : crθlu^m : lupu...

Le parfait *lupu* constitue, avec le prétérit *ar[u]since*, l'un des deux verbes de la relative dont l'antécédent est le groupe au génitif *luvχumesal⁹ cilnies* renvoyant au père de la défunte¹⁰. Le début de la relative est malheureusement fort obscur. Aussitôt après le relatif *an*, la séquence *artin.ar* retenue par les *ET* nous semble parfaitement improbable. Dans un article paru il y a quinze ans, D. Steinbauer a suggéré que le point après *artin* était ce qui restait d'un troisième jambage. La dernière lettre du mot serait donc un <m> ; cette idée nous semble devoir être retenue. Pour ce qui est des deux lettres suivantes, nous serions d'avis, comme I.-X. Adiego¹¹, de les lire *al* ; le <l> étrusque présentant un angle très aigu (l), il a pu être interprété par le

9. C'est L. Agostiniani qui, le premier, a compris que le prénom du père, noté *luvχumesai* dans le codex de la Bibliothèque vaticane, devait se lire *luvχumesal*, génitif II du prénom *luvχumes* ; voir L. AGOSTINIANI et G. GIANNACCCHINI (2002, p. 206-207).

10. Le mérite d'avoir compris que le relatif *an* avait pour antécédent *luvχumesal cilnies* et non *larθi cilnei*, comme on l'a d'abord cru, revient à G. Gianneccchini *apud* L. AGOSTINIANI et G. GIANNACCCHINI (2002, p. 208).

11. I.-X. ADIEGO (2003, p. 20-22).

transcripteur comme un <ɾ> (d) à cause d'un défaut de la pierre. Si cette hypothèse est juste, la séquence *artin.ar* devrait être lue *arital*. Laquelle forme a de bonnes chances d'être le génitif du nom étrusque d'Arretium. Le sens du mot suivant, *meani*, est controversé. Tout le monde est d'accord pour y reconnaître le locatif du mot *mean*. Lequel signifierait, pour les uns « victoire »¹², pour les autres « jeunesse »¹³, pour d'autres encore « gloire »¹⁴, voire « guerre »¹⁵. En effet, le mot *mean* figure comme didascalie sur une douzaine de miroirs à côté d'un personnage féminin qui a été assimilé tour à tour à Niké, à Hébé, à Kléos et à Éris / Polémos. En théorie, le mot *meani*, au locatif, pourrait donc signifier soit « dans la victoire, victorieusement », soit « dans sa jeunesse », soit « dans la gloire, glorieusement », soit « dans la guerre ». S'agissant du prétérit *arusince*, aucune traduction satisfaisante n'a pour le moment été avancée. Il est difficile de ne pas mettre cette forme en relation avec le nom *arus* attesté dans le *Liber Linteus* et dans une inscription de Caeré (Cr 1. 161) où, comme le note K. Wylín¹⁶, il semble désigner une fonction militaire. À notre avis, *arus* devait signifier quelque chose comme « chef, tête ». Auquel cas, il serait tentant de rendre le verbe *arusince* par « a commandé, a dirigé » (lat. *praefuit*). Si la restitution *arital* suggérée par I.-X. Adiego est correcte, il faudrait en conclure que ce verbe se construisait avec le génitif. Cela n'aurait rien de surprenant puisqu'on connaît au moins un autre verbe de commandement régissant le génitif : *zilaχnve* (Vs 1.179). Avant d'aller plus loin, voici notre traduction des trois premières lignes de l'inscription :

« Larthi Cilnei, fille de Luvchumes Cilnie,
lequel a dirigé Arretium victorieusement / dans sa jeunesse / glorieusement /
dans la guerre ... »

Si l'on choisit de rendre *meani* par « dans la guerre », le conflit dont il serait question ici pourrait bien être la guerre civile qui en - 302 embrasa Arretium précisément à cause de l'impopularité de la *gens Cilnia* à laquelle appartenaient Larthi Cilnei et son père¹⁷. La traduction par « victorieusement » présuppose également l'éclatement d'une guerre ; peut-être cette même guerre civile, dont on sait par Tite-Live qu'elle se termina, grâce à l'intervention des Romains, par le triomphe de l'aristocratie locale et par une réconciliation entre la *gens Cilnia* et la plèbe. Le départ de Luvchumes

12. Voir à ce propos la notice de R. Lambrechts dans *LIMC*, VI, 1 (1992), p. 383-385 ; voir aussi G. et L. BONFANTE (2002, p. 201) ; N. DE GRUMMOND (2006, p. 156).

13. S. BUGGE (1883, p. 174) ; D. STEINBAUER (1998, p. 269-270).

14. A. J. PFIFFIG (1969, p. 295) ; G. FACCHETTI (2000, p. 231 – où *mean* est rendu par *fama* – p. 260 et p. 263 – où le mot est traduit par *gloria*).

15. I.-X. ADIEGO (2003, p. 22-28).

16. K. WYLÍN (2005, p. 121).

17. Liv., X, 3-5.

Cilnie semblerait toutefois indiquer que, malgré la paix retrouvée, l'ancien dirigeant préféra quitter sa cité ; son départ pourrait d'ailleurs avoir été une des conditions de l'arrêt des combats. Le sens de « jeunesse » pour *mean* n'est pas non plus impossible ; il faudrait seulement en conclure que le père de Larthi Cilnei avait exercé le pouvoir à un âge assez précoce. Cependant, nous devons avouer que c'est le sens de « gloire, honneur » qui a notre préférence, car c'est celui qui, à nos yeux du moins, rend le mieux compte de l'ensemble des occurrences de *mean* (que ce soit sur les nombreux miroirs où il sert de didascalie, ou dans les épitaphes Ta 170¹⁸ et 1.263).

Venons-en aux deux derniers mots de la relative, *crθlum lupu*. Pour le premier, l'analyse la plus perspicace à nos yeux est celle qu'en a faite D. Steinbauer¹⁹. Remarquant que la séquence initiale, qui contient non moins de quatre consonnes d'affilée, contrevient à une règle phonotactique étrusque voulant qu'en début de mot toute syllabe doit contenir une voyelle, le linguiste allemand en a déduit que cette forme était une forme pronominale. Selon lui, en effet, du fait de l'enclise dont ils étaient souvent l'objet, les pronoms n'étaient pas soumis à cette règle. En outre, D. Steinbauer propose de corriger la forme *crθlum* en *clθlum*, avec <l> au lieu de <r>, les deux lettres, on l'a dit, présentant une certaine similitude graphique. Ce *clθlum* – à segmenter *clθl=um* – serait le locatif (en -θ) *clθl* du pronom *cal*, suivi de la conjonction enclitique *-(u)m*. Cette analyse de D. Steinbauer est fort pertinente, et nous y souscrivons entièrement²⁰. Dans notre terminologie, empruntée à la linguistique finno-ougrienne, le locatif en -θ porte le nom d'illatif. Ce cas, comme nous avons tenté de le prouver, était un cas foncièrement directif. La forme *clθl* serait donc l'illatif du pronom *cal*. Selon D. Steinbauer, ce pronom *cal* était une forme renforcée du pronom *ca* au moyen de la particule déictique *-l*. Le pronom *cal* serait donc peu ou prou l'équivalent étrusque de lat. *hic*. Dans de nombreuses langues agglutinantes, les cas locaux des déictiques servent d'adverbes déictiques. Ainsi, en finnois, *tähän*, illatif du pronom/adjectif *tämä* « ce, celui-ci », se traduit par « ici » (avec déplacement ; cf. lat. *huc*). Or nous avons la conviction que *clθl* avait la même valeur et les mêmes emplois. Associé au verbe *lupu-*, cet adverbe à l'illatif, cas directif, indique l'endroit où le père de la défunte, né à Arretium, est parti vivre. Cet endroit, c'est Tarquinies, car c'est probablement dans cette cité que l'inscription, aujourd'hui disparue, a été décou-

18. La phrase *calusim lupu meani municleθ* dans Ta 1.170 serait alors à traduire : « puis il est parti chez Calu en pleine gloire ». Le syntagme *meani municleθ* semble être au locatif temporel ; voir J. HADAS-LEBEL (2016, p. 125-128).

19. D. STEINBAUER (1998, p. 270-271).

20. Cette idée est aussi reprise par I.-X. ADIEGO (2009, p. 27-28).

verte²¹. Voici à présent la leçon et l'interprétation que nous proposons pour le début de l'inscription Ta 1.263, jusqu'au milieu de la ligne 4 :

*larθi : cilnei : luvχumesal² cilnies : seχ : an : aritiμal³ meani ar[u]since
clθlu⁴m lupu...*

« Larthi Cilnei, fille de Luvchumes Cilnie,
lequel a dirigé Arretium victorieusement / dans sa jeunesse / glorieusement /
dans la guerre, puis est parti pour ici »

Point de mort dans cette relative. Car si Luvchumes Cilnie était mort à Tarquinies, comme D. Steinbauer le pense, c'est l'inessif *clθil* – et non l'illatif *clθl* – qui aurait ici été utilisé. Non. L'épithaphe nous apprend seulement que cet homme, après avoir gouverné Arretium, en est parti, peut-être chassé par la guerre civile qui avait secoué sa cité, pour aller vivre à Tarquinies ; et c'est là que sa fille Larthi Cilnei, après avoir épousé Arnth Spurinās, un Tarquinien appartenant à l'une des plus grandes familles locales, est morte à 83 ans. En effet, le parfait *lupu* apparaît une seconde fois, à la toute fin de l'épithaphe, cette fois accompagné de l'habituel complément séparatif *avils* + chiffre, et avec sa valeur figurée de « mourir, décéder ».

L'occurrence du verbe *lupu-* dans la relative initiale de l'inscription de Larthi Cilnei est, à notre connaissance, la seule où la traduction par « partir » et non « mourir » semble pouvoir s'imposer. Le problème, nous le reconnaissons, est qu'une partie importante de notre raisonnement repose sur l'illatif *clθl(=um)* ; or cette forme demeure hypothétique, ce qui fragilise notre démonstration. Pour étayer notre propos, nous allons maintenant avoir recours à un troisième argument, d'ordre cette fois culturel.

2.3. Nombreuses sont les religions ou philosophies où la mort est assimilée à un départ pour un long voyage. Ainsi, les anciens Grecs pensaient que l'âme du mort quittait le monde des vivants pour descendre aux Enfers, non sans avoir traversé le Styx, sur la barque du nocher Charon. De même, dans l'Égypte pharaonique, l'on croyait que l'âme du mort accomplissait tout un périple, se rendant d'abord à Héliopolis, ville sainte du dieu Rê, suivant ensuite le dieu Thot d'est en ouest jusqu'à la barque céleste qui le conduisait vers les champs paradisiaques, puis descendant dans le monde inférieur d'Osiris devant le tribunal duquel il était jugé. Même si l'on connaît beaucoup moins les conceptions que les Étrusques avaient de l'au-delà, l'on sait au moins qu'elles n'étaient pas sans rappeler celles des Grecs dont la mythologie a, semble-t-il, profondément influencé la leur. Chez eux aussi la mort était comparée à un départ pour le royaume de Calu, pendant étrusque des Enfers grecs. Le déroulement précis de ce voyage demeure mystérieux, mais l'iconographie étrusque permet de s'en faire une idée ap-

21. A. MAGGIANI (1988, p. 177, n. 26).

proximative. En effet, le motif du départ vers l'au-delà figure fréquemment, peint dans des tombes, dessiné sur des vases ou gravé sur des urnes. Dans toutes ces représentations, le défunt apparaît tantôt à pied, appuyé sur un bâton noueux de marcheur, tantôt à cheval, tantôt sur un chariot ; on le voit ici en train de faire ses adieux à sa famille, là au milieu de son périple²². Il n'est pas rare qu'une divinité psychopompe l'accompagne, que ce soit Vanth, reconnaissable à ses ailes et à sa torche, ou Charun, démon repoussant au nez crochu et portant un maillet. Il n'est pas dans notre intention de faire ici l'analyse détaillée de la façon dont ce motif est présenté dans l'iconographie étrusque. Ce que nous constatons simplement, c'est qu'il est central dans l'art funéraire. Il n'est donc pas étonnant que ce motif ait pu avoir un reflet dans la langue. Qu'un verbe signifiant « partir » ait été employé comme substitut du verbe « mourir » en étrusque s'accorderait, en tout cas, pleinement avec ce que l'on sait des conceptions que les anciens Toscans avaient de la mort et de l'au-delà.

3. Si l'hypothèse que nous cherchons ici à défendre est fondée, *lupu-* voulait donc dire « partir » et non « mourir ». Quel était, dans ce cas, le verbe signifiant « mourir » en étrusque ? Il est, en effet, difficile de croire que cette langue n'ait pas possédé un terme spécifique pour exprimer une notion anthropologique aussi fondamentale que la mort.

3.1. Il existe une vieille théorie selon laquelle à côté du verbe *lupu-* l'étrusque aurait possédé un second verbe « mourir » : *leine*. D'où vient donc cette théorie ? Et est-elle encore d'actualité ? Pour le savoir, revenons à sa source : la formule *ril leine*.

Il y avait en étrusque trois façons d'indiquer dans une épitaphe l'âge du défunt à sa mort²³. La première, on l'a vu, consistait à utiliser le verbe *lupu-* « partir », par euphémisme, accompagné du complément (à l'ablatif) *avils* + chiffres ou nombres en toutes lettres²⁴. Cette formule se rencontre surtout à Tarquinies et dans sa région²⁵. La deuxième consistait à utiliser le verbe *sval-* « vivre » (prétérit *svalce* ou participe *svalθas*) avec un complément à

22. Voir à ce propos DE GRUMMOND (2006, p. 212).

23. Notons que la coutume de préciser l'âge du défunt ne se rencontre pratiquement que sur le territoire de Tarquinies, à Vulci, dans l'*Ager Hortanus* (Bomarzo, Ferento, Orte) et à Volterra. À Volsinies, elle n'est attestée qu'une fois (Vs 1.178) dans la tombe de la famille Leinies, dans la nécropole de Settecamini.

24. Dans de nombreux cas, on observe l'ellipse de verbe *lupu-* (cf. Ta 1.4, 18, 20, 22, 119, 147, 151, 152, 153, 155, 157, 158, 179, 198, 219, 252, 288, AT 1.15, 17, 22, 23, 46, 47, 49, 50, 150, 164, 167, 197, 199, 214, AH 1.34, Vc 1.56), voire de l'ablatif *avils* (Ta 1.77, 120).

25. Elle est également attestée quatre fois à Vulci (Vc 1.56 (sans *lupu-*), 92, 94 et 114) et une seule fois à Volsinies (Vs 1.178).

l'accusatif formé du substantif *avil* + chiffres ou nombres en toutes lettres²⁶. C'est l'équivalent étrusque de la formule latine bien connue *XY ANNOS VIXIT*. On la trouve presque exclusivement sur le territoire de Tarquinies²⁷. La troisième et dernière façon de noter l'âge du défunt consistait à employer le mot *ril* (souvent abrégé en *r*) suivi d'un chiffre et parfois associé (à Volterra seulement) au mot *leine*²⁸. Fréquente à Tarquinies, c'est la formule de rigueur à Volterra. Le terme *ril* est habituellement traduit par « âgé, né » (cf. latin *nātus*). Quant à *leine*, une théorie remontant à C. Pauli lui attribue le sens de « mourir »²⁹. Se pourrait-il que cette théorie soit juste et que derrière le mot *leine* se cache le verbe signifiant « mourir » en étrusque ? Il est temps de rouvrir le dossier.

Que *leine* puisse être un verbe ne se heurte, selon nous, à aucune objection linguistique. On y reconnaît la même terminaison *-ine* que dans des formes verbales apparemment passées (ou liées à l'aspect accompli) comme *cerine* « aedificātus est »³⁰, *tenine* « oblātus est »³¹, *θezine* « mactātus est »³². On remarquera au passage que la diathèse médio-passive³³, dont tous ces verbes semblent relever, se prête particulièrement bien à un verbe signifiant « mourir ». Prenons par exemple l'épithaphe Vt 1.95 : *θana cainei ril leine L*. Une traduction possible et pertinente en serait : « Thana Cainei est morte à l'âge de 50 (ans) », c'est-à-dire en latin *Thana Cainei nata (annos) L mortua est*. L'association de *ril* et de *leine* – en latin *natus* et *mortuus* – a certes de quoi surprendre par son incongruité quasi oxymorique. Mais la même « incongruité » se retrouve également dans l'inscription de L. Cornelius Scipio, fils de l'Asiatique (*CIL* I² 12) dont voici le texte :

26. De manière tout à fait exceptionnelle, le verbe *svalce* est omis dans Ta 1.113.

27. On la retrouve, sinon, une fois à Orte (AH 1.60), et une fois à Vulci (Vc 1.60).

28. On notera que dans quelques cas, le mot *ril* est omis. Seul subsiste alors le chiffre (cf. Ta 1.3, 6, 70, 110, 123, 266, 28, AH 1.49). La mention *avil* devant *ril* est exceptionnelle (cf. Vt 1.144 et 186).

29. C. PAULI (1882, p. 75) ; A. TORP (1902, p. 2, p. 6, n. 1, et p. 39) ; A. J. PFIFFIG (1969, p. 140 et p. 293) et (1975, p. 281-282) ; C. Q. GIGLIOLI (1971, p. 619) ; M. PALLOTTINO (1979, p. 827) et (1984, p. 511) ; G. CAMPOREALE, *Leinth*, dans *LIMC*, VI, I (1992, p. 249) ; K. WYLIN (2000, p. 104-105) ; G. et L. BONFANTE (2002, p. 217) ; DE GRUMMOND (2006, p. 158-159).

30. *LL* VII.12, Ta 1.17 et Vc 1.87. C'est dans l'occurrence vulcienne, où *cerine* a pour sujet *suθi* « tombe », que la diathèse passive apparaît le mieux.

31. Ta 1.17 (= épithaphe de Laris Pulenas) et Pe 3.1 (= Arringatore).

32. *LL* III.13, IV.5, IV.18, VIII.13.

33. Voir K. WYLIN (2000, p. 111-112). K. Wylin considère les formes en *-ine* comme des indicatifs présents passifs.

L. CORNELI. L. F. P. [N]
 SCIPIO. QVAIST.
 TR. MIL. ANNOS
 GNATVS XXXIII
 MORTVOS. PATER
 REGEM ANTIOCO SVBEGIT.

3.2. Ici encore l'iconographie est d'un grand secours. En effet, la théorie selon laquelle le verbe *leine* signifierait « mourir » semble confirmée par la didascalie *leinθ* que l'on peut lire sur trois miroirs étrusques, gravée à côté d'un personnage tantôt féminin, tantôt masculin. Or *leinθ* est à l'évidence un dérivé abstrait tiré du verbe *leine*. Il pourrait donc s'agir du nom étrusque de la mort. Sur l'un des trois miroirs (Pe S.1), Leinth assiste au couronnement d'Hercle (l'Hercule étrusque) par Mean (allégorie probable de la gloire). À côté d'Hercle, on remarque la présence de Cerbère. La scène illustre, à l'évidence, ce qui est souvent présenté comme le dernier des douze travaux d'Hercule³⁴ : la capture de Cerbère. Or l'une des interprétations possibles de cette ultime épreuve est que par la gloire d'un acte d'exception l'être humain est à même de triompher de la mort. C'est précisément ce que la scène laisse entendre : sur ce miroir, Mean personnifierait la gloire (Κλέος) seule capable d'offrir à l'homme (ici Hercle) une victoire sur la mort, symbolisée par Cerbère enchaîné³⁵. Si on accepte de voir dans Leinth une allégorie de la mort, cette interprétation s'en trouverait renforcée. Leinth représenterait ici la mort assistant impuissante à la capture de Cerbère, son protecteur.

Les deux autres miroirs où apparaît le mot *leinθ* sont plus difficiles à analyser. Sur l'un d'entre eux (OI S.46), Leinth, figuré sous les traits d'un jeune homme, observe Hercle en train de tenir un nourrisson à tête de vieillard nommé *epiur*. À cause d'une vague assonance, on a voulu voir dans cet être à la fois jeune et vieux la version étrusque d'Euphion³⁶, obscur demi-dieu, fils d'Achille et d'Hélène. Mais ce rapprochement ne nous semble pas concluant. Selon nous, il doit s'agir plutôt d'une figure proprement étrusque, allégorie du temps ou de l'éternité, d'où son apparence où se conjuguent les deux extrémités de la vie. La présence de Leinth, personnification de la mort, n'aurait ici rien de surprenant. En devenant dieu, Hercle a reçu l'éternité (= Epiur ?) sous le regard consterné de Leinth ; ce qui fait de lui l'égal de Turan (Vénus) et de Menrva (Minerve). Sur le

34. Il occupe, en tout cas, la douzième et dernière place dans le classement d'Apollodore (cf. II, 5, 12).

35. Sur le thème de la gloire comme source d'immortalité dans la pensée grecque, mais aussi i.-e. (cf. la collocation **kléwos nd^hg^{nh}itom* ; d'où gr. κλέος ἄφθιτον), voir en particulier B. LINCOLN (1991, p. 15).

36. D. REBUFFAT-EMMANUEL (1973, p. 522-524).

troisième miroir (Cl S.8), Leinth, toujours sous la forme d'un jeune homme, tient d'une main sur sa cuisse un nourrisson, tandis que de l'autre il agrippe une lance. Il participe visiblement à une cérémonie au cours de laquelle Menrva (Minerve) est en train de laver ou de purifier au-dessus d'une amphore un second nourrisson, le tout sous le regard attendri de Turan (Vénus) et en présence d'un quatrième adulte, sans nom, tenant lui aussi une lance (2^e Leinth ?). Les deux bébés sont accompagnés d'une didascalie : *mariš halna* pour le premier, *mariš husrnana* pour le second. Le sens de cette scène nous échappe malheureusement totalement. Les deux nourrissons sont probablement des êtres surnaturels, peut-être des génies³⁷. Ce qui est sûr, c'est que sur un autre miroir très semblable à celui-ci (Vs S.14) Leinth est remplacé par Turms (Mercure), dieu psychopompe. Il est dès lors loisible d'imaginer que le jeune homme tenant le premier bébé est bien l'allégorie de la mort. Toutes ces considérations rendent, à nos yeux, parfaitement crédible la vieille hypothèse de C. Pauli selon laquelle *leinth* signifierait « la mort » en étrusque et le verbe *leine* « mourir ».

Mais s'il en est ainsi, nous objectera-t-on, comment se fait-il que le verbe *leine* ne soit pas plus présent dans l'épigraphie funéraire étrusque ? et pourquoi le verbe *lupu-* est-il bien mieux attesté ? Ce à quoi nous rétorquerons que dans les épitaphes latines – notamment celles d'époque républicaine – le verbe *morī* n'est guère plus fréquent. En consultant l'index du *CIL* I², on s'aperçoit que l'inscription du fils de Scipion Asiatique que nous venons de voir (*CIL* I² 12) est à peu près la seule épitaphe dans laquelle le verbe *morī* est utilisé³⁸. La formule de loin la plus utilisée est la périphrase euphémistique *XY ANNOS VIXIT*. Puisque ni l'épigraphie funéraire latine, ni l'épigraphie funéraire étrusque ne semblent apprécier le verbe « mourir », mieux vaut en conclure que c'était un verbe qu'on évitait d'employer, surtout dans ce genre d'inscriptions, sans doute à cause du tabou qui entourait le mot et son concept dans l'une et l'autre langues.

4. Partir, c'est mourir un peu ... En écrivant ce vers, Edmond Haraucourt ne croyait pas si bien dire. Si on ajoute des guillemets autour des deux infinitifs, comme on fait aux mots dont on veut souligner l'emploi autonymique, on obtient une définition qui s'applique à merveille à l'étrusque. Car « partir », en étrusque, c'est certes « mourir », mais un peu seulement, puisque le sens premier du verbe *lupu-* « partir, s'en aller » n'a, selon nous, jamais été éliminé.

37. Voir DE GRUMMOND (2006, p. 140-144).

38. En dehors de *CIL* I² 12, le verbe *morī* apparaît en tout en pour tout dans trois autres inscriptions funéraires : *CIL* I² 792, 1012 (long poème funèbre) et 2511.

Le véritable verbe signifiant « mourir » en étrusque était sans doute *leine* ; *lupu-* n'en est que le substitut euphémistique. Presque partout où il sert de synonyme au verbe « mourir », *lupu-* est accompagné d'un complément, séparatif ou directif, destiné à lever toute ambiguïté quant au sens contextuel du verbe. On constate en effet qu'à quatre exceptions près³⁹, le verbe *lupu-* dans son acception funèbre est toujours environné soit d'un complément séparatif exprimant les années dont le défunt s'est séparé en mourant, soit d'un complément directif évoquant le monde infernal qu'il est parti rejoindre. Si la construction avec le complément séparatif est de loin la plus courante, les inscriptions Ta 1.170, AT 1.107 et 109 nous montrent cependant qu'une certaine *uariatio* était possible et que *lupu-* pouvait à l'occasion être suivi d'un complément directif comme *calusi* « chez Calu (dieu étrusque des Enfers) » ou *calusurasi* « chez ceux de Calu » (c.à.d. « aux Enfers »). La présence quasi systématique d'un complément séparatif ou directif à côté du verbe semble bien prouver que ce n'était pas tant *lupu-* qui signifiait « mourir » que les syntagmes *lupu- avils* et *lupu- calusi / calusurasi*.

Jean HADAS-LEBEL
Université Lumière – Lyon 2
jean.hadas-lebel@univ-lyon2.fr

39. Cf. Ta 1.105, Vt 1.20 et 117, Cl 1 .1600. Dans l'inscription Vc 1.114, l'absence de complément séparatif est probablement due au caractère lacunaire du texte.

Bibliographie

- I.-X. ADIEGO (2009) : « Algunas reflexiones sobre el epitafio di *Larθi Cilnei* », dans A. ANCILLOTTI et A. CALDERINI (éd.), *La città italica. Atti del Convegno II sugli antichi Umbri, Gubbio, 25-27 settembre 2003*, Pérouse, p. 17-34.
- L. AGOSTINIANI et G. GIANNECCHINI (2002) : « Sulla iscrizione di *Larθi Cilnei* », *Studi Etruschi* 64, p. 205-213.
- G. et L. BONFANTE (2002) : *The Etruscan Language. An Introduction*, Revised Edition, Manchester.
- S. BUGGE (1883) : *Beiträge zur Erforschung der etruskischen Sprache* (Etruskische Forschungen und Studien, 4), Stuttgart.
- G. CAMPOREALE (1992) : « *Leinth* », dans *LIMC*, VI, I, p. 249.
- G. FACCHETTI (2000) : *L'enigma svelato della lingua etrusca*, Rome.
- G. Q. GIGLIOLI (1971) : « La religione degli Etruschi », dans P. TACCHI VENTURI et P. G. CASTELLANI (éd.), *Storia delle religioni*, 6^e éd., Turin, p. 537-661.
- N. DE GRUMMOND (2006) : *Etruscan Myth, Sacred History and Legend*, Philadelphie.
- J. HADAS-LEBEL (2016) : *Les cas locaux en étrusque*, Rome.
- LIMC* (1981-1999) : *Lexicon iconographicum mythologiae classicae*, Düsseldorf - Munich - Zürich.
- B. LINCOLN (1991) : *Death, War and Sacrifice: Studies in Ideology and Practice*, Chicago.
- A. MAGGIANI (1988) : « *Cilnium genus*. La documentazione epigrafica etrusca », *Studi Etruschi* 54, p. 171-193.
- V. MARTZLOFF (2014) : « Nouveaux regards sur l'inscription nord-osque de Herentas (Ve 213 : *ST* Pg 9). Contribution à l'étude du lexique pélignien et italique », *Wékwos* 1, p. 131-184.
- G. MEISER (éd.) (2014), *Etruskische Texte*, 2^e édition, Hambourg (= *ET*).
- M. PALLOTTINO (1979) : *Saggi di Antichità*, Rome.
- M. PALLOTTINO (1984) : *Etruscologia*, 7^e édition, Rome.
- C. PAULI (1882) : *Die etruskischen Zahlwörter* (Etruskische Forschungen und Studien, 3), Stuttgart.
- A. J. PFIFFIG (1969) : *Die etruskische Sprache. Versuch einer Gesamtdarstellung*, Graz.
- A. J. PFIFFIG (1975) : *Religio Etrusca*, Graz.
- P. POCETTI (2011) : « Strutture della coordinazione in etrusco », dans G. ROCCA (éd.), *Alessandria 5, Atti del Convegno Internazionale Le lingue dell'Italia antica. Iscrizioni, testi, grammatica*. In *Memoriam Helmut Rix (1926-2004), 7-8 marzo 2011. Libera Università di Lingue e Comunicazione, Alessandria*, p. 253-287.
- D. REBUFFAT-EMMANUEL (1973) : *Le miroir étrusque d'après la collection du Cabinet des Médailles*, Rome.
- D. STEINBAUER (1998) : « Zur Grabinschrift der *Larθi Cilnei* aus Aritim/Arretium/Arezzo », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 121, p. 263-281.

- A. TORP (1902) : *Etruskische Beiträge I*, Leipzig.
- K. WYLIN (2000) : *Il verbo etrusco: Ricerca morfosintattica delle forme usate in funzione verbale*, Rome.
- K. WYLIN (2005) : « Venet Tamsnies, la Tomba degli Scudi e gli **epru* di Cortona », *Studi Etruschi* 71 [2007], p. 111-125.